



CONFÉRENCES & DÉBATS RENCONTRES LITTÉRAIRES ATELIERS & FESTIVALS

FESTIVAL
DU FILM
DE CONTIS
22-26 JUIN 22

Ateliers d'écriture – *Comment peut-on encore faire la fête ?* // Maison de la station – jeudi 23 juin

Les crapauds ont le spleen du velvet underground. Les pommes de pin aussi. Elles en tombent de leurs branches. Obnubilés par les basses, les batraciens observent cette vague de corps dansant. Il est loin le temps où les musiciens trouvaient l'inspiration au coin du feu pendant que les oiseaux de minuit chantaient dans le lointain. Maintenant, c'est repus de barbe-à-papa, ivres d'autos-tamponneuses que les noceurs foncent dans le foncent dans la forêt trouver la fête qui va les emporter au bout de la nuit. Parfois, un groupe de jeunes femmes s'éloigne de cette marée dansante et leurs rires s'accordent avec le bruissement du vent d'été dans les arbres, et le roulis lointain de l'océan.

A écouter de près, toute la nature semble s'accorder à produire une douce mélodie électro-transe-smooth-dubstep mais il faut s'éloigner du tumulte pour caresser le son du silence. Perdu anonymement dans cette foule joyeuse, ma liquide curiosité me fait monter sur la piste de danse. J'attrape un corps, valse quelques secondes avec, comme un livre qu'on feuillette puis repose. Un autre corps me fait valser, puis un autre, puis je m'agrippe à des épaules, des hanches, des mains. Le boom-boom des basses fait se dissoudre le brouillard dans mon cœur. Nous sommes une bibliothèque vivante. Je veux lire toutes les histoires, feuilleter tous les corps.

Une bifurcation s'offre à moi, me fondre dans la joie sous l'infini des étoiles, ou laisser mes pas errer sur la plage pour que leur empreinte disparaisse à jamais. Je tombe, le sol est martelé par des pieds d'éléphants roses, la poussière me recouvre. Je suis un tapis d'émotions contradictoires dont on secoue l'étoffe pour le rendre à la vie. Je me laisse aller. On me piétine, on m'écrase. Je me relève, danse, exulte, crie, saute et retombe au sol. Je ne suis plus seul. Une montagne de corps gluant de sueur et de terre coagule tel un nid d'asticots géants.

La lune au-dessus des arbres semble elle aussi vibrer au boom-boom incessant. Par bribes stroboscopiques, j'aperçois quelques visages encore debout. Exaltés, ils me sourient comme les anges de la mort à nouveau-né et qui diraient : « Longue vie à toi peut-être, ce n'est pas encore ton heure. » Je m'évanouis de bonheur. Un big-bang dans mon cerveau. Je me réveille. Il fait à peine jour. Autour de moi la lande encore fumante. Je suis nu comme un verre.

Le brouillard dans le cœur, c'est une caméra posée sur un trépied.
La paresse, c'est ne pas savoir ce que l'on dit.
Une voiture de course, c'est le cri des oisillons dans leur nid.
Un bateau de pêcheurs, par contre, c'est l'amour qui se déguise en fête.

L'aurore, c'est l'empreinte des pas qui disparaît dans le sable mouillé.
Un clou, c'est un esprit léger.
Le courage, c'est une paire de lunettes posée sur un nez plein.
Le sel, le fourmillement des jambes, après la sieste dans un hamac.
C'est quoi le sens de ma vie ? Un chat qui ronronne sur mes genoux, l'énergie cinétique, l'élan de prendre quelqu'un dans mes bras pour le faire valser.

Je me rappelle de ce lampion dansant
Entré dans l'automne au rythme du vent
La musique de l'été appelle un parapluie
Rire et danser me semble loin.

Je me souviens des fêtes en Bretagne, dans la chaleur des années 80.
Il y avait les gens des villages alentours, et quelques touristes plein de coups de soleil.
Aujourd'hui, je suis de retour, je suis un de ces touristes.
Je me pose aux terrasses des cafés, et je rêve.

La barbe à papa collée dans les cotillons
Le gitan à la belle chemise entame sa chanson.
Les fourchettes se taisent pour laisser la lumière
Inonder les yeux de ce chanteur éphémère.

Les rires des filles dehors sur la terrasse
S'entrechoquent comme des autos-tamponneuses.
Moi, sous mon parapluie et la musique
Rallume les lampions jusque là en veilleuse.

Un chat qui ronronne
Le sens de l'humanité
Equipe de tournage

Musique de mon cœur
Le festival et le vent
Dunes de Contis

Villages alentours
Lumière, Lampion, aube humide
Bord de l'océan

Amour de jeunesse
Les étoiles dans la nuit noire
Scaphandre de plomb

L'heure qui rassemble, c'est un lasso.
Le soleil se fait ombre, scaphandre de plomb.
Clint Eastwood à Contis.

Contis fleurit mes songes.
J'aime regarder passer les gens, le nez au vent, l'air heureux.
Les gens des villages alentours,
Et quelques touristes pleins de coups de soleil.

Coup de soleil, il se fait ombre.
Mon sentier est rendu à l'innocence.
Je suis un de ces touristes. Je n'irai point inventer des cimes.
Coup de soleil, couleur rouge dans une trousse ouverte.

La Musique, vibration de la grêle sur le parebrise
Eclaire de lumière le cosmos.
Aucun des fils de l'homme ne l'ignore.
La Musique, l'heure qui rassemble.

C'est un chat qui ronronne sur les genoux
Comme dans les films d'Agnès Varda
Mon écriture, un stock de mots.
Qu'est-ce que le sens de ma vie ?
Les battements d'humanité,
Le monde tourne, la vie va.
Du fond de mon cœur,
Je l'ai aimé tout de suite.

Les feuilles d'Automne dansent prises au vent
Et la musique qu'elles jouent
Me rappelle les auto-tamponneuses d'antan
Les lampions d'éteindront
Le parapluie s'envolera.

Le chant du rouge-queue au réveil, c'est la Révolution !
Les étoiles qui brillent dans la nuit noire sont les amours de jeunesse.
Les roulements à bille, c'est la grammaire de la révolte !
La mort, c'est la pomme de pin qui tombe de l'arbre.
Le sable des dunes, c'est l'excellence, la persistance de l'œuvre !

Obnubilée par les basses, j'apprendrai à pencher vers la noire modernité.
Que dis-je ? Où est la persistance de mon œuvre ? Le sourire des réussites ?
Une bifurcation se trouve devant moi, camoufler ou fermer les yeux.
La poésie n'est partout souveraine pourtant que le photographe est grand !
Marchant sur la plage maltraitée, je fixais la vague dansante.

Ma liquide curiosité, c'est le chant du rouge-queue au réveil.
Les mots me sortent de partout, c'est l'empreinte des pas qui disparaît dans le sable mouillé.
Pour que le sable s'invite, c'est la grammaire de la révolte, les imaginaires maltraités.
Perdre un corps, c'est un amour de jeunesse à la rencontre des épiciers.
La vie, c'est graine d'étoiles qui brillent dans la nuit noire. Les nuages couvrent le tribunal. C'est un esprit léger.
Trouver l'espace d'une heure le sourire des réussites, contempler la foule, bercée par le rythme de la musique. La paix sera mon walkman.

Le loup n'est pas un oiseau utile.
C'est le fourmillement des dunes de Contis.
On y frémit et s'y rassure.
Le loup des légendes représente ma réaction inévitable au bon sens.
C'est une paire de lunettes, une porte clore
Comme le brouillard de l'automne, la chopine, l'aube humide.
Je suis au bord de l'Océan.

Le ciel d'automne se rassemble au cœur des cœurs anoblis.
Danseurs et parapluies s'ouvrent de leur ballet
Et fracassent la nuit.

Deux fois lumière
Danse du feu de bois et des mains.
Vision romantique au bord de la roulotte
Les violons ne dansent plus.
Les mains se réchauffent.

Les lampions des autos-tamponneuses
Faisaient danser les rires
La musique
La musique.

Le lasso de Clint Eastwood me ramène aux vieux westerns que je regardais avec mon père.
C'était une cérémonie télévisuelle, comme une fête où ne manquaient que les cotillons. Le cérémonial était connu, tout le monde était prêt à l'y plier.
Une invitation tacite à regarder cet écran qui me fascinait et m'emmenait au loin de mon quotidien, dans les plaines du Far West où je rêvais de chevaucher, telle Lucky Luke dans le soleil couchant.
De ma vie rêvée d'enfant tout est là. L'écran de cinéma a élargi mes rêves, je suis heureuse lorsque le noir éclipse la lumière dans la salle du cinéma de Contis.

Sur un tréteau de frêne, attendent onze verres et trois bouteilles d'eau.
On a prévu du sirop et la place pour poser un panier d'osier.
Bête de somme immobile, le tréteau patient contemple le bal.

Le bal.
Sur une table immense, union des tréteaux,
Les mains se réchauffent.
Le ciel de juin se rassemble au cœur des cœurs anoblis.
Danseurs et parapluies s'ouvrent de leur ballet.
Un d'entre eux a volé un verre au tréteau patient.
Les autres crient qu'ils étaient douze.
Douze, c'est assez pour une bourrée à trois groupes et pour six couples de polka.
Dansent des mains sur l'union des tréteaux.
Parquet de bal !

Quand on est danseur,
On ne pense pas aux heures qui rassemblent
Les tréteaux et les parquets.
A ceux qui fabriquent les lames, des plaques, qui découpent et qui poncent, et vissent et clouent, et trouent.
A ceux qui fendent et écorcent et scient et tronçonnent au cœur des cœurs attristés,
Des forêts sages.

Elles tombent à l'heure qui rassemble.
Elles tombent pour rassembler.
Elles tombent par la danse du bois et des mains.
Les mains se réchauffent. Deux fois danse.

Danseurs, vision romantique au bord des roulottes
Qui oublie le fabricant du verre, le couleur de métal et la couleur des métayers, même.

Cristalline, l'eau coule par l'embouchure.
Elle dessine en mouvement une langue tordue
Ou deux langues en ballet. Le bal,
Au-dessus du verre volé.
Pas de bourrée à trois groupes sur le tréteau patient.
Ils n'iront point inventer des cimes.

Verre vidé, sourire rafraîchi.
On voit au-dessus de la pâte à papier que des mains ont dansé pour offrir,
Se dessiner les scènes nocturnes des gorges souries.

Mines comme des pas, assoiffés qui continuent
Dans des verres éloignés des tréteaux,
Au-dessus de l'union des parquets,
Ils parcourent de leurs mots le ballet.

Le bal est une table immense
Les mains s'y réchauffent.
Bête de somme immobile, le bal est celui que
Des mains ont dansé pour que les danseurs les oublient.